

*"Écrire
au plus près de soi"*



Recueil des textes
issus des ateliers d'écriture

animés par **Maryse Barbance**, écrivain



MONTMORENCY



Les textes qui suivent ont été rédigés par les participants aux ateliers d'écriture que Maryse Barbance a donnés à la médiathèque Aimé Césaire de Montmorency en février et mars 2019.

Des propositions d'écriture ont été faites aux participants, accompagnées de consignes. Ceux qui le désiraient pouvaient ensuite adresser leurs textes finalisés afin qu'ils soient offerts à la lecture publique par le biais de la page Facebook de la médiathèque.

Isabelle Caudan	2
<i>L'échappée de Bertille</i>	2
Véronique Josem	3
<i>Le chien et autres petites choses</i>	3
Christine Quéré	4
<i>Saint-Armel à midi</i>	4
<i>Vent marin</i>	4
<i>Façade</i>	4
Stéphanie Zirah	6
<i>Une amie</i>	6
<i>Noirmoutier</i>	6
<i>Neige</i>	7
Georgette Urwicz	8
<i>Sortie d'école</i>	8
<i>Cache-cache</i>	8
<i>La maison de Léon Blum</i>	8

Isabelle Caudan

L'échappée de Bertille

« *La vie n'a pas de sens, ni sens interdit, ni sens obligatoire...* » *Christiane Singer*

À la gare Saint-Lazare, le train s'arrache lourdement au quai. Les voyageurs s'installent, cherchent leurs marques tout en écoutant d'une oreille distraite les consignes diffusées par les haut-parleurs. La machine est lancée et s'extirpe enfin du long tunnel. À l'extérieur, la rame glisse, habilement aiguillée entre le rail et la caténaire. L'allure s'accélère peu à peu. Je sursaute lorsque nous croisons soudainement un autre convoi. Les immeubles gris et massifs défilent. Des enseignes lumineuses tentent d'égayer ce parcours sans charme. D'immenses hangars aux murs tagués et colorés succèdent aux tristes friches industrielles. Puis tout d'un coup, l'obscurité totale et brutale d'un tunnel avec seulement le reflet orangé des sièges sur la vitre. Mon regard accroche involontairement mon image sur ce miroir déroutant. Je préfère fermer les yeux et me laisser envahir par le rythme lancinant du train.

Je suis enfin arrivée sur les plages normandes. Délestée de mon bagage, je cherche l'accès à la terrasse de l'hôtel. Dehors l'odeur des embruns me saisit comme la madeleine de Proust. Le bruit sourd de la vague qui se casse sur le sable me happe et fait chavirer mon cœur. J'observe les alentours sans pour autant espérer retrouver un visage familier.

Un groupe de marcheurs file à bonne allure sur le sable durci par la marée descendante. Je me remobilise.

Plus loin, une jeune mère se promène avec son nouveau-né confortablement lové sur sa poitrine. Je me relie, me rassemble.

Un peu à l'écart, un cerf-voliste manœuvre habilement son perroquet multicolore en jouant avec le vent.

Et puis je me souviens d'hier. L'hôpital, sa façade XVIII^e, ses couloirs interminables et toujours encombrés, la salle d'attente surchauffée, les patients silencieux et épuisés, quelques rares fenêtres par lesquelles mon regard tente d'échapper à la noirceur de la maladie, de celle qui nous encrasse durablement.

Mon tour arrive, je suis appelée et invitée à m'asseoir auprès de l'infirmière d'annonce. Je reconnais la psychologue et salue enfin le médecin. Mon dossier est là, épais, éparpillé sur le bureau du spécialiste. La locomotive se remet en marche, froide et implacable. Les mots défilent vite, trop vite... biopsie, métastase, carcinome, récurrence, invasif, exérèse, aplasie... Je n'entends plus, je ne peux plus, je ne veux plus. Stop !

La lumière du jour décline et Bertille se rend compte qu'elle est désormais seule sur la terrasse de l'hôtel. La fraîcheur du soir la saisit et l'invite à rejoindre sans attendre la douce chaleur de la bâtisse. Elle passe devant la salle du restaurant où quelques tables sont sur le point d'être servies.

Le sol est couvert d'une épaisse moquette rouge qui contraste avec les poutres sombres et massives de l'édifice normand. L'ambiance est feutrée et chaque table est dressée avec grand soin. Les nappes ne déplorent aucun faux pli ; les verres, en bons petits soldats, sont parfaitement alignés. À gauche de l'assiette, la fourchette des entrées est suivie de celle réservée au poisson, puis de la plus grande servant à déguster le plat principal. À droite, la cuillère à potage impose sa lourde silhouette aux couteaux des entrées, du poisson et du plat principal, fidèles compagnons des fourchettes assignées au même rôle.

Bertille hésite un peu avant de s'attabler. Une rapide lecture de la carte à l'entrée de la salle a raison de ses dernières réticences : escalope à la normande, tarte au Pont l'Evêque et au calvados, feuilletés d'andouille pomme et camembert, douillon normand, teurgoule... « Laisse ta nourriture être ton remède et ton remède ta nourriture » déclare Hippocrate dès l'entrée de la salle.

Bertille ne peut s'empêcher de sourire se disant à elle-même : « Mon cher Hippocrate, je vois que vous avez fait le serment de m'accompagner jusque dans mon assiette. Eh bien soit ! Je m'attablerai ce soir pour goûter à ces délicieuses médications ».

Véronique Josem

Le chien et autres petites choses...

C'est la fin de la matinée. La mer remonte calmement. Il fait très beau en ce jour d'octobre dans cette petite ville des Côtes d'Armor. J'ai rendez-vous cet après-midi avec le notaire pour régler la succession de ma mère.

La nuit passée à l'hôtel a été difficile parce que je suis fille unique et que même si je n'ai personne face à moi, ou à côté de moi, ou contre moi pour l'héritage, il me faudra affronter ce moment de la fin de vie et je suis triste, embarrassée, perturbée. Calme pourtant.

Un patrimoine important va m'être légué, et j'ai récupéré son chien plutôt que l'abandonner à la SPA. Il l'a aidée à vivre plus joyeusement, il lui a tenu compagnie, il a partagé avec elle des conversations, des secrets, des souffrances, des caresses, des gronderies.

« Tu es une servitude pour moi. Je ne sais pas comment nous allons nous entendre tous les deux et je te regarde ... dubitative. Tu ne m'adresses aucun regard et ne me demandes rien. Nous sommes pour le moment encore des étrangers l'un pour l'autre. Vas-tu t'habituer à moi et moi à toi ? Que vas-tu pouvoir me dire d'elle ? Je te transporte dans un sac de luxe. Es-tu un chien de luxe ? »

Je tente quelques caresses et tu te laisses faire...

Le rendez-vous chez le notaire s'est bien passé. Pour autant, je suis vidée. Héritière d'un portefeuille conséquent, d'un bien immobilier confortable, mais vidée. Vidée de l'intérieur. Il est 19h, la nuit est tombée et la mer redescendue.

Je n'ai pas faim, envie de rien.

« Mais toi le chien, tu sembles bien affamé. C'était peut-être l'heure de ton dîner, avant. Qu'est-ce qu'elle te donnait ? il faut que je demande quelque chose à l'hôtel. Tu manges quoi d'habitude ? de la vraie nourriture ou bien des croquettes vertes ou orange ?

ENFIN tu me regardes avec ces yeux qui me disent « Alors qu'est-ce que tu fais, tu manges pas toi ? »

« Maître d'hôtel, s'il vous plaît... »

Christine Quéré

Saint-Armel à midi

Voici trente ans que nous jouions sur la petite route à Saint-Armel. C'était plus un chemin qui se dirigeait tranquillement vers une plage minuscule où il y avait plus de vase que de sable. Les véhicules étaient si peu nombreux en ce temps-là que nous pouvions vaquer à notre aise. J'ai vu que les fossés avaient été comblés. A présent, il y a du goudron sur la route et des numéros aux habitations. La maison de Marguerite et René est toujours là, quoique bien rafraîchie, elle arbore un beau crépi blanc cassé ainsi que des volets marine clair. J'ai marché jusqu'à la mer et j'ai retrouvé cette senteur : un doux air marin caressant les arbustes. Il n'y a plus de vaches sur les chemins pour laisser des traces odorantes sur lesquelles les mouches s'agglutinaient. Une camionnette s'est arrêtée près de moi, un homme m'a abordée en me tendant sa carte : « Je suis artisan, couvreur, plombier, si vous avez des travaux à faire chez vous... » Je lui ai répondu que je n'en aurai guère l'utilité, vivant en région parisienne. « Ca fait rien, vous la donnerez à quelqu'un, trouver des chantiers en ce moment... » En cet après-midi, l'église était muette, il n'y avait personne sur la place principale, une boucherie, une boulangerie de belle allure ainsi qu'une petite supérette étaient fermées : quatorze heures, l'heure du repos pour les commerçants. C'est sur ce chemin devenu route que j'ai appris à faire du vélo avec la bicyclette d' Anne-Marie.

Vent marin

Il fait un peu frais ce matin, tout à l'heure je me suis aventuré dans l'eau jusqu'aux genoux, maintenant j'ai les fesses trempées ! Heureusement que ma chemise de velours côtelé me tient chaud. Je rejoins Antoine qui s'amuse avec des algues, il creuse dans le sable, touche la matière. Il a raison, c'est le meilleur enseignement pratique qui soit. L'air breton me stimule, je ne devrais pas fumer, le médecin me l'a dit, mais bon, une petite clope par-ci, par-là... Ma canne est plus un accessoire qu'un réel besoin : avec cette eau fraîche sur mes chevilles, mon sang est plus vif.

Cet après-midi, j'irai aider François qui veut débarrasser son grenier, il va aménager une soupenne pour mieux recevoir ses enfants dont la famille vient de s'agrandir. Je ne sais plus ce qu'il y a à la télé ce soir ; si c'est un film de Chabrol, je regarderais bien, sinon, ce sera une partie de scrabble avec les voisins. Antoine est vraiment mignon, il est heureux d'un rien et me fait souvent rire par ses bons mots et ses questions : « Pourquoi elle est pas toujours ronde la lune ? Pourquoi ça pique les orties ? » Et d'autres du même tonneau, il observe et réfléchit.

Il y avait un vrai bric-à-brac dans le grenier de François ; une chaise à demi dépaillée, un lampadaire improbable. On se demande pourquoi on entasse autant d'objets qui n'ont plus d'utilité. On se dit qu'on les réparera un jour, peut-être, puis on oublie, les objets finissent par dormir d'un sommeil tranquille et la poussière pose sa douce neige sur eux.

Nous avons confié Antoine à la fille cadette de François et à présent, nous trinquons à la vie au *Bar des goélands*. Un léger fond de musique irlandaise cajole nos oreilles, le fumet de la soupe de poissons est prometteur, le muscadet est tout simplement divin et la serveuse n'est pas désagréable à regarder. En voyant sa poitrine qui ondule, on a facilement des pensées gaillardes. L'été touche à sa fin, un soleil plus doux nous accompagne, profitons de ce moment avant les jours plus courts, plus frais, plus gris...

Façade

Cette façade sent le soleil, un beau soleil d'après-midi. La jeune personne là-haut protège son regard de ses rayons en lui laissant dorer son anatomie. Je vais enlever quelques pots de fleurs posés sur l'appui, car les plantes finissent par s'étouffer entre elles, je garderai celles qui sont en bonne santé afin de les remettre dans des pots plus grands. Les voisins du dessous sont partis prendre l'air à la campagne, le pull-over sera archi-sec à leur retour ainsi que les chiffons qui brinquebalaient sur leur fil. Les chiffres blancs sur fond bleu du numéro de porte ressortent bien juste à côté du pull rouge, c'est presque une fanfare. Quand je vois la peinture écaillée de la porte, je me dis que je vais en toucher quelques mots au

propriétaire la prochaine fois qu'il vient. Ce serait bien aussi de nettoyer les tags sur le mur, il y aurait tellement à faire... Comme cette rue n'est pas en centre-ville, la municipalité s'en désintéresse. Peut-être que la jeune personne là-haut se désole justement de cet état d'abandon et nous invite à en détourner le regard.

Stéphanie Zirah

Une amie

Mince, j'ai encore oublié mes clefs ! Me voilà une nouvelle fois obligée d'attendre le retour de mes parents sur le perron de la porte...

J'ai de la chance car ma copine Tania accepte de me tenir compagnie. Nous nous asseyons toutes les deux sur la marche qui précède la porte d'entrée. La marche est très froide, heureusement qu'il ne fait pas trop froid en cette saison. Comme je suis une fille très studieuse, je commence à faire la lecture que nous a donné la prof de français. Je sens la présence rassurante de Tania à mes côtés, ce qui me permet de me plonger complètement dans ma lecture.

D'habitude lorsque j'attends toute seule, je suis très effrayée et assez nerveuse. Maintenant, je suis tout-à-fait paisible et l'attente ne me paraît pas du tout insupportable.

Comme je n'ai pas de frère et sœur, c'est agréable de ne pas être seule pour une fois. Je ne sais pas comment le dire à Tania...

La rue est déserte à ce moment-là. C'est étonnant on se croirait l'été au mois d'août alors que nous sommes seulement au mois de mai.

...

Le soir, au moment du dîner, notre jeune demoiselle d'habitude si volubile avec sa mère, est très calme. Sa mère se demande quelle mouche l'a piquée...

« Tu as passé une mauvaise journée ma chérie ou tu es fatiguée ?

— Non, répondit la jeune-fille, c'est juste que j'aurais tant aimé avoir une petite sœur ou un petit frère car je me sens si souvent seule surtout quand j'oublie mes clefs... »

— Sa mère lui répond alors :

« Je comprends mais tu vas partager encore plein de beaux moments d'amitié, comme aujourd'hui avec Tania... »

La jeune-fille esquisse alors un grand sourire et retrouve son entrain habituel. Ses grands yeux noirs retrouvent leur vivacité. La demoiselle engloutit son dîner et file terminer ses devoirs. A cet âge-là, on est plein d'allant et d'optimisme !

Noirmoutier

Tu ne devineras jamais où était le mariage le week-end dernier ?

Dans le village de la Tresson, près de la Guérinière à Noirmoutier ! Je n'y étais plus retournée depuis plus de 20 ans ! Tout était encore semblable...

J'ai logé dans une maison aux bordures blanches et aux volets bleu vif. Cela m'a rappelé les nombreux étés que nous passions dans la maison de notre tante. Nous aimions dormir toutes les trois dans la mezzanine. Nous nous sentions très libres et en sécurité dans ce petit îlot de maisonnettes. Les maisons et les emplacements se ressemblaient tellement qu'il m'est souvent arrivé de me perdre et j'en étais un peu oppressée.

Pour aller à la plage, nous traversions seules la forêt de pins pour rejoindre le Club Mickey. Il y avait toujours un vent incroyable sur la plage qui nous obligeait à nous installer à l'abri de deux coques de bateaux, et après la baignade, nous étions pressées de nous mettre dans notre serviette et d'enfiler notre k-way.

Les orages étaient terribles à cet endroit-là. Le ciel devenait très rapidement gris, le tonnerre frappait fort et la pluie tombait très fort. Tout le monde fermait les volets pour se calfeutrer. Le lendemain, par contre, nous retrouvions une journée calme et ensoleillée.

Neige

J'aime me promener dans un parc enneigé pour me ressourcer...

L'éclat de la neige blanche purifie mes pensées négatives. Observer les fines branches des arbres qui s'étirent à l'infini depuis les bancs en bois qui cadrent bien avec cette aire de tranquillité me redonne sérénité et énergie !

Je me rappelle un cours de dessin durant lequel on soufflait la peinture à travers un stylo translucide (sans mine) pour dessiner le même genre de branches effilées. C'était très ludique comme activité et les résultats étaient très jolis !

Ce parc est très harmonieux avec ses lampadaires aussi fins que les branches des arbres et les élégants bâtiments aux façades jaunies qui vont bien avec la couleur des arbres, cela me rappelle ma visite des jardins du château de Schönbrunn en Autriche. Il y avait autant de neige...

Comme je commence à avoir froid, je vais aller boire un thé pour me réchauffer...

Georgette Urwicz

Sortie d'école

Depuis que je suis à la retraite, chaque matin, en m'éveillant, je pense à la journée qui m'attend. J'habite au 2ème étage, et vers 16 h 30 je me mets à la fenêtre pour observer ce qui se passe dans la rue. C'est l'heure de la sortie des classes maternelles ; je vois les mamans qui viennent chercher leurs bambins, certaines ont des poussettes où dorment des bébés. Quelques papas bavardent avec les personnes présentes. Les enfants sortent en désordre, en riant, se bousculant, d'autres ont l'air sérieux, attendant la personne venue les chercher.

Chaque jour se renouvelle la même scène : une petite fille blonde aux yeux bleus se retrouve seule sur le trottoir. Sa mère est toujours en retard, l'air affairé, et elles se dirigent toutes deux vers la voiture. Je me demande ce que peut penser cette petite fille en attendant sa mère, j'ai remarqué qu'elle avait l'air triste, et il m'arrive d'avoir envie d'aller la consoler. J'aime écouter le brouhaha des bavardages qui s'entrecroisent et s'élèvent jusqu'à moi, cela rompt ma solitude.

Je reste encore un moment accoudé à la fenêtre, je vois les enfants se disperser, j'observe alors les passants, plus ou moins pressés, car nous sommes en hiver et la nuit tombe vite. Puis je reprends la lecture de mon livre.

Je vis seul depuis quelques années et les livres sont des amis disponibles à tout moment.

Tous les mercredis j'invite mon voisin de palier à regarder la télévision puis nous mangeons frugalement une pizza en parlant de littérature et d'art, sujets qui nous intéressent tous les deux.

Cache-cache

En me promenant dans la forêt avec mon chien, je me suis retrouvée devant une maison toute délabrée. Et brusquement mes souvenirs d'enfance, que je partageais avec toi, ont fait surface. Je me souviens des parties de cache-cache que nous organisions avec nos amis, et de Christian qui, au cours d'un jeu, a disparu ; on ne l'a jamais retrouvé.

Son souvenir me hante encore.

J'ai pénétré dans la maison, avec précaution, car il régnait un désordre indescriptible. Je ne reconnaissais plus rien de ce lieu ; à vrai dire je l'avais oublié, il était sorti de ma mémoire, mais les visages de nos amis défilaient devant moi : l'enthousiaste, le grincheux, le téméraire, le silencieux... La nuit commençait à tomber, je suis sortie de cette maison rapidement, avant que les fantômes du passé viennent me hanter. J'espère un jour avoir le plaisir de te revoir.

La maison de Léon Blum

Au mois d'août dernier, lors d'une sortie avec un groupe, nous sommes allés à Jouy-en-Josas visiter la maison de Léon Blum transformée maintenant en musée. L'endroit où il travaillait occupait une petite pièce conservée à l'identique, avec un bureau sur lequel étaient déposés une pile de livres, une plume d'oie dans un encrier. Tout semblait attendre son retour, et inconsciemment je guettais la porte comme s'il allait la franchir d'un instant à l'autre.

Au fond de cette pièce un escalier en colimaçon menait à une chambre monacale.

Puis nous avons visité les dépendances. L'ensemble me parut très modeste, sans rien de superflu, juste l'essentiel.

Un jardin près de la maison, où il devait se promener loin du tumulte de la capitale. Dans ce jardin, une pierre tombale attira mon attention. C'était celle de Jeanne, sa dernière épouse, propriétaire de cette maison où il avait vécu ses derniers jours.